

Patrick Coutin

## Austin City (No) Limits

S'il a abandonné les bords de mer pour les rives du Colorado, c'est pour enregistrer un nouvel opus aux sonorités américaines, mais pas seulement. Rencontre.

PAR Philippe Barbot – PHOTO DE Frédéric Dhermy

**I**L REGARDE MOINS LES FILLES, mais il a autre chose à faire. Car depuis son tube plagiste, en 1981, Patrick Coutin a parcouru un sacré chemin. Un itinéraire mouvementé (lui, il appelle ça des "tronçons de vie") pourtant commencé bien avant son sporadique statut de vedette des hit-parades. Une naissance en Tunisie d'un père militaire vendéen et d'une mère juive tunisienne, une enfance entre Sfax et Saumur, une adolescence entre Sorbonne et Coupole, puis la fuite, ou plutôt la route vers la Californie peace and love, avant de devenir guitariste accompagnateur d'une danseuse du ventre (sic), rock critique à Rock&Folk et leader du groupe bien nommé Reporter, habitué du Gibus.

Des étapes virevoltantes, avec une seule constante, la musique, toute celle qu'il aime, des Stones au Doors (il a même écrit une biographie de Jim Morrison), en passant par Dylan et même, plus tard, Bashung: "En classe de 4<sup>e</sup> j'avais découvert Kerouac en même temps que Sartre, grâce à une prof de français de 22 ans. Quand cette musique est arrivée, j'étais prêt. Je me disais que je n'étais pas obligé de rester dans le même endroit, je voulais être marin. J'avais ce sentiment que la liberté, ça voulait dire aussi se déplacer. Dès que j'ai pu, à 15 ans, j'ai fugué de mon internat en volant un vélo. Pour moi, voyager a été à la fois une fuite et une renaissance."

Depuis, notre baroudeur chanteur-gratteux-auteur-écrivain (il aime regarder les signes qui dansent sur la page) a déjà une bonne dizaine d'albums à son actif et presque autant de productions pour les autres, de Frank Alamo (resic) à Dick Rivers, en passant par les Wampas. Son tout nouvel opus, intitulé *L'Homme invisible*, ne dépare pas avec ce parcours éclectique

et électrique. Un disque bourré de guitares vrombissantes et de textes cinglants qui parlent d'amour et de mort, de routes et de nuits. Entre rock'n'roll et chanson française, donc: "Ma culture poétique est française, ma culture musicale est rock. Un peu comme Léo Ferré quand il travaillait avec le groupe Zoo. Les chanteurs français qui m'ont passionné à l'époque, c'étaient Antoine ou Polnareff, bien que mon premier choc ça a été Johnny avec 'Retiens la nuit', écrite par Aznavour mais que tu pouvais jouer comme un blues. J'étais fasciné par Françoise Hardy, à la fois la plus belle femme du monde et une grande artiste, et par Nougaro, notamment avec la chanson 'Je suis sous...'. J'étais déjà un peu à la limite de ce que pouvaient accepter les parents..."

Au milieu des années 1990, par l'entremise de Patrick Mathé, à l'époque patron du label New Rose, Coutin le bourlingueur débarque à Austin, Texas. Et y fait ses premières armes de frenchy au pays des cow-boys rien moins que dans le studio de Willie Nelson: "Un endroit extraordinaire, tout en bois, avec une collection incroyable d'amplis, de guitares, de micros... le rêve. À côté, il y avait Neil Young et Aaron Neville en train de travailler. J'ai même joué au golf avec Willie. C'est à Austin que j'ai retrouvé la musique américaine avec laquelle je suis le plus en phase, à la fois le blues, le rock, la musique mexicaine et une vieille influence française."

C'est encore là, sur les rives du fleuve Colorado, que Coutin a enregistré son nouvel album, en compagnie de virtuoses du coin, dont le guitariste David Grissom, ex-comparses de John Mellencamp et de Joe Ely. Dix chansons écrites en pleine

panémie, à une époque où se balader dans les rues équivalait à se faire ramasser par une patrouille de police. "Pendant le troisième confinement, je suis tombé malade, je me traînais, j'avais mal partout, comme si tout ce que j'avais fait dans ma vie, me casser la gueule, porter des amplis, me revenait soudain en pleine gueule. En plus, tous les concerts étaient annulés, tout était au point mort. Alors je me suis dit que c'était peut-être la fin. Et puis l'idée m'est venue de repartir à Austin..."

Outre sa référence au fameux feuilleton télévisé des années 1950 adapté de H. G. Wells, *L'Homme invisible*, l'album de Coutin, est parsemé de titres en forme de clins d'œil aux artistes qu'il aime: "La nuit est là" pour Patti Smith et Bruce Springsteen, "Une pierre qui roule" pour Dylan et les Stones, ou "La ballade de Jesus Cat" façon James Dean. "Je suis un fan de musique, explique-t-il, j'aime les artistes et les écrivains aussi, ces gens qui te donnent en permanence une raison de rêver et même d'exister. Je me suis toujours senti proche d'eux et j'ai toujours essayé de comprendre ce qu'ils me transmettaient."

**"Ma culture poétique est française, ma culture musicale est rock. Un peu comme Léo Ferré quand il travaillait avec le groupe Zoo."**

Au cœur de l'album, une chanson intitulée "À part ça tout va bien", évoque, clip vidéo à l'appui, les affres d'une planète sur le déclin, entre guerres, pollution et réchauffement climatique: "Je ne suis pas ce qu'on appelle un chanteur engagé mais, moi qui ai une fille de 22 ans, je me demande quel monde je vais lui laisser. Une fois dans ma vie d'artiste j'avais envie d'ouvrir ma gueule, pas simplement me cacher derrière des phrases. C'est un peu un hommage à 'Antisocial', la chanson de Trust." Au milieu d'une cavalcade de boogies bourrus, se niche aussi une ballade intitulée simplement "Maman". Une ode maternelle dont il explique ainsi la genèse: "Elle m'a dit un jour que la pire chose qui puisse arriver à une mère c'est que son enfant meure avant elle. J'y ai pensé à chaque fois que je m'apprêtais à faire une connerie. Ça m'a sauvé la vie."

S'il ne renie pas son vieux tube (il l'a même interprété pendant quatre ans lors de la tournée "Stars 80" et le rejoue régulièrement sur scène), l'homme qui matait les baigneuses en bikini aimerait qu'on comprenne qu'il est depuis longtemps passé à autre chose: "Ce qui est un peu embarrassant, c'est que même quarante ans plus tard, quand tu sors un album, les gens disent: 'Ah oui c'est le mec qui chantait 'J'aime regarder les filles'.' À l'époque, j'étais devenu une machine à sous et les maisons de disques attendaient que je récidive. Dès le deuxième album, j'avais cette pression. C'est pour ça que j'ai monté une structure indépendante, avec moins de confort mais plus de liberté. Un tube comme ça, c'est très envahissant mais, après tout, il vaut mieux l'avoir eu que pas du tout." ☺